

UGC PRÉSENTE
UNE PRODUCTION WHY NOT PRODUCTIONS

BRUNO
PODALYDÈS

SANDRINE
KIBERLAIN

AGNÈS
JAQUI

VIMALA
PONS

Comme un avion

LA NOUVELLE COMÉDIE DE
BRUNO PODALYDÈS



AVEC LA PARTICIPATION DE
DENIS PODALYDÈS MICHEL VUILLERMOZ JEAN-NOËL BROUTÉ PIERRE ARDITI

SCÉNARIO BRUNO PODALYDÈS IMAGÉ CLAIRE MATHON AVEC SON LAURENT POIRIER NICOLAS MOREAU CYRIL HOLTZ MONTAGE CHRISTEL DEWYNTER DÉCORS GUILLAUME DEVIERY COSTUMES DOROTHÉE GUIRAUD

1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR GUILLAUME PLUMEJEAU PRODUCTRICE EXÉCUTIVE MARTINE CASSINELLI DIRECTEUR DE PRODUCTION THIBAUT MATTEI UNE COPRODUCTION WHY NOT PRODUCTIONS FRANCE 3 CINÉMA

AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL + OCS ET FRANCE TÉLÉVISIONS ET LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE ET DE SOFICINÉMA 11 DISTRIBUTION SALLES ET ÉDITION VIDÉO FRANCE UGC

WHY NOT PRODUCTIONS

cinéma

francetélévisions

© 2015 WHY NOT PRODUCTIONS FRANCE 3 CINÉMA

CANAL+

OCS

France

UGC

LE CERCLE NOIR POUR F I I D I E L I I O © MOTIS : JMS, FRANÇOISE BELLOT - WWW.WHYNOTPRODUCTIONS.COM

UGC PRÉSENTE
UNE PRODUCTION WHY NOT PRODUCTIONS

Bruno
PODALYDÈS

Sandrine
KIBERLAIN

Agnès
JAOUI

Vimala
PONS

COMME UN AVION

La nouvelle comédie de
Bruno PODALYDÈS

Scénario Bruno PODALYDÈS

DENIS PODALYDÈS MICHEL VUILLERMOZ JEAN-NOËL BROUTÉ Avec la participation de PIERRE ARDITI

Durée : 1h45

Sortie le 10 juin 2015

Distribution :
UGC DISTRIBUTION
24, avenue Charles-de-Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine
Tél. : 01 46 40 46 89
sgarrido@ugc.fr

Relations presse :
Agnès Chabot
25, rue des Mathurins
75008 Paris
Tel. : 01 44 41 13 48
agnes.chabot@free.fr

Matériel téléchargeable sur www.ugcdistribution.fr

© 2015 WHY NOT PRODUCTIONS FRANCE 3 CINEMA

SYNOPSIS

Michel, la cinquantaine, est infographiste. Passionné par l'aéropostale, il se rêve en Jean Mermoz quand il prend son scooter. Et pourtant, lui-même n'a jamais piloté d'avion...

Un jour, Michel tombe en arrêt devant des photos de kayak : on dirait le fuselage d'un avion. C'est le coup de foudre. En cachette de sa femme, il achète un kayak à monter soi-même et tout le matériel qui va avec. Michel pagaie des heures sur son toit, rêve de grandes traversées en solitaire mais ne se décide pas à le mettre à l'eau. Rachelle découvre tout son attirail et le pousse alors à larguer les amarres.

Michel part enfin sur une jolie rivière inconnue. Il fait une première escale et découvre une guinguette installée le long de la rive. C'est ainsi qu'il fait la connaissance de la patronne Laetitia, de la jeune serveuse Mila, et de leurs clients - dont la principale occupation est de bricoler sous les arbres et boire de l'absinthe.

Michel sympathise avec tout ce petit monde, installe sa tente pour une nuit près de la buvette et, le lendemain, a finalement beaucoup de mal à quitter les lieux...

C'est la première fois que vous tournez avec Bruno Podalydès.

Nous sommes *nés* au même moment - lui avec VERSAILLES RIVE-GAUCHE et moi avec COMMENT FONT LES GENS ?, de Pascale Bailly -, et j'ai le sentiment que nos chemins n'ont cessé, depuis, d'évoluer en parallèle. Nous avons tous les deux travaillé avec Alain Resnais, par exemple. Cela a-t-il joué dans le fait qu'il me propose son film ? Bruno a tout de même choisi trois actrices qui ont tourné avec lui ! Pour avoir apprécié son travail sur « Vous n'avez encore rien vu » et aimer son cinéma, je pressentais que cela collerait entre nous.

Vous a-t-il tout de suite offert le rôle de Rachel ?

Michel et elle forment un couple un peu idéal : même s'ils s'autorisent des parenthèses, ils sont ensemble, complices ; ils se font confiance. On sent qu'ils aiment partager leur vie.

Le film est bourré de moments savoureux, comme cette scène où Rachel accompagne Michel dans cette toute petite voiture surchargée de matériel. D'une certaine façon, elle le met au pied du mur.

Il l'amuse. Elle pourrait le freiner et le laisser pagayer indéfiniment sur le toit de leur immeuble. Elle le pousse au contraire à bouger et le jette littéralement à l'eau.

Il y a un côté « Club des Cinq » dans la préparation de ce périple et, pourtant, on ne doute pas une seule fois de la sincérité du personnage.

Parce que l'on n'est pas du tout dans une démarche d'efficacité destinée à faire rire et c'est ce qui est merveilleux. On croit à la folie soudaine de ce type qui se passionne pour le kayak. On ne met pas en doute qu'il se retrouve à pagayer sur un toit dans le squelette d'une embarcation, ni qu'il se suréquipe de cette façon. Je me demande d'ailleurs si Bruno ne s'est pas retrouvé un jour dans cette situation !

C'est un peu comme lorsque nous voyons des gens dans notre entourage se passionner pour des choses qui nous sont étrangères. Leur concentration et leur sérieux nous paraissent hallucinants et ça nous égaie. C'est d'autant plus drôle dans le film qu'on sent bien à quel point le couple est motivé par ce voyage : tout est hyper précis dans leur tête mais -et c'est que j'aime énormément- tout s'effectue aussi de façon très anodine. Il est à peine parti sur la rivière qu'il la rappelle parce qu'il se retrouve coincé par une branche et elle trouve cela parfaitement naturel. Rachel n'est jamais dépassée par les événements, cet homme ne l'agace jamais. Il lui propose de faire une sieste ? Elle accepte. Tout est simple entre eux.

Elle subodore pourtant que l'expédition risque d'être pimentée...

Alors qu'il part sincèrement s'aérer l'esprit et profiter de la nature durant une semaine, elle se doute que le voyage sera à multiples facettes. Il a quand même embarqué son ukulélé...Mais elle n'a pas peur. Ni lui ni elle ne vivent au pays de Oui-Oui. Ils se baratinent un peu mais qui ne le fait pas ? En même temps, aucun d'eux ne cherche à faire du mal à l'autre. J'adore ce moment où ils se quittent sur la berge et où Michel se dit à lui-même :

« *Cette femme est lumineuse* ». Ce sont des phrases comme celles-là, d'une vérité aussi forte, qui donnent envie de faire un film.

Derrière son apparente simplicité » Comme un avion » aborde des thèmes essentiels : le rapport à l'amour, au temps, à la liberté, à la modernité aussi. Quand Michel et Rachel regardent tous les deux la télévision, tout en étant chacun dans sa bulle- lui dans son projet de kayak, et elle, plongée dans une série -, on est au cœur du couple d'aujourd'hui.

Beaucoup de mes amies, fans de séries, en regardent tous les soirs à côté de leur compagnon. Cela n'empêche pas un couple d'être en harmonie et certainement pas celui qui nous concerne.

J'aime particulièrement la scène de la salle de bains, lorsqu'ils se brossent les dents en évoquant tranquillement leur sexualité : ils ne sont pas dans le même désir qu'au tout début, mais le simple fait de se parler les réunit. Ce sont ces petites touches pleines d'humour et de délicatesse qui donnent au film sa poésie et son ton, si atypique et si personnel. Mais ce qui me frappe le plus ici, c'est le côté aéré du film.

C'est la première fois que Bruno Podalydès célèbre ainsi la nature.

Oui, c'est comme si l'on prenait la rivière avec lui. On est constamment à l'extérieur, dans le soleil, dans un cadre un peu champêtre, y compris lorsqu'on est à côté de Paris. Très peu de cinéastes savent filmer la nature. André Téchiné - avec qui je suis en train de tourner QUAND ON A 17 ANS - sait le faire comme personne. Bruno la montre d'une façon peut-être un peu plus estivale. J'éprouve, en tous cas, la même bouffée d'oxygène qu'en regardant « Les Roseaux sauvages ».

Dans « Neuf mois ferme », vous donniez déjà la réplique au réalisateur Albert Dupontel...

Et ça a été deux façons de faire très différentes. Lorsqu'il jouait, Albert avait quelqu'un pour surveiller son jeu. Ensuite, il étudiait beaucoup ce qu'il venait de faire. Bruno se lâche complètement : il est très au clair avec ce qu'il veut mais ne s'observe pas. Il est totalement dans le présent. Il fait le cadre et, pof !, il y va.

C'était sans doute très lourd - il est de tous les plans et on ne se figure à quel point les scènes en kayak étaient physiques. Il lui fallait, dans le même temps, jongler avec les courants de la rivière qui n'allaient pas forcément dans le sens de mise en scène qu'il souhaitait. La météo ne s'est pas montrée favorable. Mais tout a toujours l'air simple et léger avec Bruno. On sentait qu'il était heureux.

Comment travaille-t-on avec lui ?

J'ai d'abord été interloquée : il me donnait l'impression de tourner comme s'il allait faire son marché ; avec une grande nonchalance. En fait, tout est déjà minutieusement préparé.

Tout est écrit mais on invente ensemble. Certaines scènes - celle de la salle de bains, notamment - se sont carrément chorégraphiées au fur et à mesure qu'on les tournait. Il *sublime* son scénario. Bruno est très attaché à son équipe, toujours la même de film en film. Il travaille *avec* elle, *au milieu* d'elle. C'est très touchant de voir un metteur en scène touché par l'énergie que chacun met pour aller dans son sens.

Bruno est aussi quelqu'un de double. Il peut se montrer très adroit dans certains domaines - il fait de la magie, par exemple -, mais il a un côté un peu gauche qui rend d'ailleurs ses personnages comiques et il en joue dans sa manière de mettre de scène. Même si elles sont très réfléchies, il aime que les choses n'aient pas l'air d'être contrôlées. On peut très bien penser, par exemple, que lorsque Michel enroule Laetitia dans le drap, c'est le fruit d'une maladresse. Bruno adore ces situations qui se déclenchent parce que rien ne se passe comme cela devrait ; des trucs de la vie.

Était-ce douloureux de quitter le tournage au bout d'un tiers du film ?

Je n'ai jamais la notion du quantitatif quand je tourne : je m'attache d'emblée à l'histoire et à ce que mon personnage peut lui apporter. Le hasard a fait que nous avons travaillé dans l'ordre chronologique : j'ai quitté l'équipe alors qu'elle partait vers la guinguette ; en somme, j'ai laissé Bruno faire son voyage.

Les scènes que nous avons jouées ensemble lui ont donné l'idée d'une autre fin, moins gaguesque que celle qu'il avait d'abord imaginée – le couple que nous avons formé sur le plateau lui a fait prendre une autre direction : je trouve très émouvant ce long travelling où on les voit avancer tous les deux en parallèle ; lui sur son kayak et elle sur la berge. Ils s'inventeront sans doute d'autres parenthèses, d'autres voyages, mais ne se quitteront pas.

Rachel pourrait être une femme aimante et banale. Elle est au contraire malicieuse et piquante, le quotidien ne l'entame pas. Comment réussissez-vous à rendre vos personnages aussi décalés ?

Je ne m'arrête pas à ce que je lis. J'essaie de leur donner du relief, Je cherche ce qui va faire d'eux de vraies personnes et à les rendre, précisément, plus *déjantés*. On n'est jamais seulement une femme compréhensive et lisse dans la vraie vie, on n'est jamais nette. Je voyais Rachel comme ces épouses qui, même lorsqu'elles ne parlent pas, continuent à observer leur mari pour voir ce qui se trame derrière. Je voulais qu'elle soit un peu ironique, comme une mère peut l'être avec un ado. Elle est peu dubitative. Elle n'est pas dupe, quoi ! C'est souvent en observant le metteur en scène qu'on trouve des réponses – ils n'écrivent pas ce qu'ils écrivent par hasard. Sur LES FEMMES DU 6^{ème} ETAGE, j'avais remarqué que Philippe Le Guay sautillait tout le temps. J'ai pensé que sa mère, dont Suzanne, mon personnage s'inspirait, devait le faire aussi : plus j'avançais dans cette direction et plus je le sentais heureux. « *C'est incroyable* », me disait-il. J'étais sur la bonne voie.

Avez-vous discuté de ces sous-couches avec Bruno Podalydès ?

Beaucoup de choses se dessinent en amont; dès l'étape des costumes. Je souhaitais que cette fille ait de la fantaisie alors que Bruno l'imaginait peut-être un peu plus stricte. Il n'avait pas donné de métier à Rachel et s'était étonné que je ne lui pose pas la question. Je m'en fichais ! J'avais décidé qu'elle était orthophoniste, très féminine, plutôt coquette ; très saine. Ce n'est pas parce qu'elle a des rendez-vous - et donc une clientèle - qu'elle devait obligatoirement porter un blazer et trimballer une mallette. Cet aspect réglé, nous avons construit notre Rachel ensemble, dans le plaisir du jeu.

Comment qualifieriez-vous COMME UN AVION ? Diriez-vous que c'est le film de la maturité ?

Oui. Sans gommer l'enfance qui est en lui, Bruno a fait le tour des questions essentielles. Il assume ce qu'il est, avec beaucoup de recul, beaucoup de légèreté, beaucoup de pudeur.

Vous retrouvez Bruno Podalydès et Vimala Pons juste après avoir tourné avec eux le premier long métrage de Baya Kasmi...

Coïncidence un peu truquée. Bruno et moi ne nous connaissions pas avant de tourner *COMME UN AVION*. Nous n'avions aucune scène ensemble sur le film de Baya et je ne me souviens pas l'avoir croisé sur le plateau. En revanche, je soupçonne Vimala et Baya d'avoir fait ma pub. J'ai senti son regard fixé sur moi un soir de fête de fin de tournage. Le lendemain, il m'offrait de tourner avec lui.

Qu'est-ce qui vous a séduite dans son projet ?

Le rapport au temps : si j'étais philosophe, j'utiliserais ce film pour en parler. Cela me plaît qu'au bout d'une journée de voyage, Michel, le personnage principal, n'ait parcouru que quelques kilomètres. C'est merveilleux de se retrouver tout à coup hors de la frénésie dans laquelle nous vivons. Même le portable devient un objet de transgression. La bienveillance et la tolérance des héros en découlent : ils ne s'étonnent de rien, prennent les choses comme elles viennent - naturellement, sans mièvrerie.

Laetitia, la femme que vous interprétez, est particulièrement philosophe.

Elle n'est pas commune, elle a perdu son mari mais n'est pas spécialement déprimée. Elle vit dans ce lieu qui est, lui aussi, hors du temps. C'est quelqu'un qui a les pieds sur terre, qui est assez maternel, très pragmatique; elle avance. Je la vois comme Bruno l'a écrite, je n'ai pas eu l'impression d'avoir à composer pour aller vers ce personnage. Je me verrais bien, moi aussi, tenir un restaurant sur une petite île en Bourgogne.

Comment décririez-vous la parenthèse amoureuse qu'elle vit avec Michel ?

« *Comment j'ai pu attendre aussi longtemps ?* », lui dit-elle. C'est joli. C'est comme un voyage initiatique. C'est un vrai *voyage* de découvrir le corps de l'autre, savoir comment on aime être touché, ce qui nous fait plaisir ou pas ; c'est compliqué. J'ai aimé la poésie qui se dégage de ces scènes. On filme souvent si mal l'amour au cinéma, il faut de l'imagination et de la sensualité pour le faire et il me semble qu'il y en a beaucoup dans ce film.

De la scène du drap à celle des post-it, Michel et elle font effectivement preuve de pas mal d'inventivité.

Bruno, qui trouvait la première trop « cliché », a failli l'enlever. Je l'en ai empêché. Si ça, c'est un cliché, alors vive les clichés ! L'autre est tellement mignonne : c'est une idée toute simple mais qu'on n'a vue nulle part.

La scène de fellation ?

Entre nous, nous l'appelions *la scène de la turlute*, et j'avoue qu'à la lecture, j'étais un peu dubitative. Bruno, qui est vraiment à l'écoute de ses comédiens, était prêt à l'enlever. Au fil du tournage, j'ai été tellement séduite par tout ce qui se passait sur le plateau que c'est moi qui ai fini par insister : « Ah, non, on la fait ! ».

À aucun moment, il n'est question de jalousie ou d'exclusivité entre les femmes du film.

Il n'y a pas de rivalité, ce n'est jamais une femme *contre* une autre. On n'est pas non plus dans la crise de la quarantaine ou de la cinquantaine. Les choses se passent, point.

Il n'est pas non plus question de tristesse ou de regret. Quand Michel quitte la guinguette pour rejoindre sa femme, la fête continue de battre son plein.

Il reviendra peut-être ; ce n'est pas si grave. C'est cela qui est agréable dans ce film : les choses ont un sens mais elles ne sont jamais pesantes. Tout est léger et tout tend pourtant vers la spiritualité.

Vous êtes scénariste, comédienne et cinéaste, comme Bruno Podalydès. Comment travaille-t-on avec une sorte d'alter ego ?

C'est un peu comme des vacances très privilégiées. Je suis là pour jouer, je m'en fais une joie, et respecte évidemment les choix du réalisateur ou de la réalisatrice - c'est lui - ou elle - le capitaine. Je suis solidaire.

Je connaissais le cinéma de Bruno et me sentais une complicité artistique avec lui. Elle s'est confirmée sur le plateau. C'était la première fois que je tournais avec un metteur en scène qui joue dans son film comme je le fais moi-même dans les miens. *COMME UN AVION* m'a fait comprendre ce que des comédiens pouvaient ressentir avec moi. J'ai adoré l'expérience qui était d'autant plus particulière que nous avons beaucoup de scènes ensemble.

Racontez.

Ne nous connaissant pas, il a fallu un petit temps d'apprivoisement, puis, très vite, la sensation de compréhension mutuelle que nous éprouvions tous les deux nous a permis de chercher ensemble. Bruno me demandait souvent mon avis : - « *J'ai peur de le faire trop comme ci* ». Je l'encourageais : - « *Pourquoi n'essaies-tu pas ça ?, tu n'auras pas de frustrations.* » La réalisatrice que je suis sait combien il est important d'avoir du choix au montage. Bruno m'a souvent écoutée. Ce qui ne l'empêchait pas de savoir très exactement ce qu'il voulait. Pour la scène des post-it que nous évoquions plus haut, j'ai essayé un truc de charme qui ne lui plaisait pas du tout. « *Ah non, sois simple !* », m'a-t-il dit. J'ai très bien compris, c'était clair.

Est-ce important pour vous qu'un cinéaste connaisse le métier d'acteur de l'intérieur?

Sans chercher la performance, je pense que c'est instructif de se mettre au moins une fois à la place d'un comédien. Cela change beaucoup la vision qu'on a d'eux. Toutes les fois que je parle avec des jeunes réalisateurs ou que j'interviens dans une école, je leur conseille de jouer, ne serait-ce qu'un jour, dans un film.

Quel genre de metteur en scène est Bruno Podalydès?

Bruno a un rapport très particulier au temps. C'est comme s'il était imperméable au stress et à la pression particulière d'un tournage. Je sortais du film de Baya Kasmi où l'ambiance était survoltée - premier long métrage, pas beaucoup d'argent, etc.

Sur le film de Bruno, j'ai commencé par me sentir perdue, j'avais la sensation de mouliner dans le vide. Je pensais : « *Mais ils sont fous ? Ils n'ont pas de pendule ?* ». J'étais persuadée qu'on n'y arriverait pas. Et puis, un jour, j'ai décidé de me laisser porter par ce rythme, d'écarter mes peurs et de déposer mes armes. A partir de là, le tournage est devenu merveilleux. Je suis rentrée dans un autre espace-temps. J'ai eu l'impression de faire l'école buissonnière, il y a longtemps que je n'avais pas autant ri sur un plateau.

Fait-il beaucoup de prises ?

Un nombre incalculable, et cela participe à cette sensation de *non temps* que l'on ressentait. Comme toute l'équipe suit, qu'on est tous dans un grand plaisir, c'est extrêmement agréable. Moi qui ne vais jamais au combo d'habitude, j'y courais avec lui – se dirigeant lui-même, Bruno avait besoin de se voir à l'écran. J'ai retrouvé cette sensation que j'éprouvais sur les films d'Alain Resnais : l'impression de faire le film ensemble, avec un maître à bord incontestable, mais sans jamais se sentir forcé, volé ou abusé. Bruno Podalydès et lui ont beaucoup en commun : cette façon de résister au temps, une bonne éducation - et le très grand non conformisme qui va avec -, une indicible gentillesse, comme s'ils n'exprimaient que des énergies positives. Ces deux-là ont dû s'entendre terriblement.

Alain Resnais est très présent dans le film : Sandrine Kiberlain, Vimala Pons, Bruno Podalydès, vous-même, avez travaillé avec lui.

Il est la personne qui m'a le plus influencée. La douceur avec laquelle Alain obtenait les choses, cette manière de mettre ses acteurs en confiance m'ont tellement plu que j'essaie tant bien que mal de la reproduire sur mes plateaux. Ce tournage avec Bruno était comme une piqûre de rappel.

Bruno Podalydès partage également ce don qu'avait Alain Resnais de créer de la drôlerie et de la poésie à partir de presque rien : un thermos bourré d'absinthe, des poupées russes auxquelles il donne des traits d'hommes...

... une tente Quechua ou un porte-clés anti moustiques... Il n'y a pas un objet sur lequel il n'ait pas un regard poétique, pas un détail qui ne soit pensé et qui prenne sens. C'est lié à la justesse d'observation : le rire est souvent déclenché par cette faculté. C'est un humour que j'apprécie particulièrement.

Parlez-nous de la lumière du film, extraordinairement belle.

Avant et durant le tournage, Bruno a souvent évoqué « Le Déjeuner sur l'herbe » et « Partie de campagne », de Jean Renoir. Il voulait un film lumineux. Claire Mathon, la chef op, a tenu le pari : j'ai trouvé son œil très précis et d'autant plus remarquable que le numérique peut rendre les films horriblement cliniques. Elle a su garder la magie et la beauté. Sur ce film particulièrement, il était important de rendre la féerie du lieu et de ce voyage.

Lorsqu'on tourne en extérieurs, comme c'était le cas, on prie souvent les dieux de la météo mais, quelquefois, ils ne nous exaucent pas. Or, bien qu'il ait plu énormément l'été où nous avons tourné, le soleil est apparu chaque fois qu'on en avait besoin. Nous étions bénis des dieux.

Vous avez fait plusieurs parenthèses ces deux dernières années en tournant dans les films des autres. Et maintenant ?

J'écris un nouveau long métrage avec Jean-Pierre Bacri et les chansons de mon prochain album qui sortira en novembre. Je prépare également des concerts. Ils démarreront le 7 juin au Théâtre de la Ville.

Bruno Podalydès et vous êtes de vieilles connaissances : c'est la cinquième fois que vous travaillez ensemble.

Nous nous sommes connus en 2011 sur le tournage de J'AURAIS PU ÊTRE UNE PUTE, de Baya Kasmi (je tombais dans ses bras dans un magasin de bricolage et le suivais jusqu'à chez lui, un sécateur à la main). On a retravaillé ensemble sur VOUS N'AVEZ JAMAIS RIEN VU d'Alain Resnais - j'étais Eurydice dans la pièce mise en scène par Bruno à l'intérieur du film, puis nous nous sommes retrouvés sur ADIEU BERTHE et avons à nouveau tourné ensemble dans JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE, le premier long de Baya Kasmi qui sortira en septembre.

Mais ma première *rencontre* avec Bruno remonte à bien plus loin. Vers 18 ans, j'ai passé le concours d'entrée d'une école de comédie. J'avais une scène de cinéma à jouer : en entrant dans une librairie, je suis tombée par hasard sur le scénario de DIEU SEUL ME VOIT ; je n'avais pas vu le film mais j'ai décidé de choisir un passage où Jeanne Balibar enregistre une annonce sur un répondeur. J'ai décroché le concours. Je ne connaissais rien du cinéma de Bruno, j'en suis devenue une inconditionnelle.

Quelle a été votre première réaction en découvrant le scénario de COMME UN AVION ?

J'ai aimé l'élan qui pousse le héros à faire une pause et à regarder sa vie de loin. Et j'ai trouvé très beau qu'il s'autorise à vivre ces trois relations différentes à l'amour. Malgré le lien qui l'attache à sa femme, il ne s'interdit rien. Elle et lui sont compagnons de vie, on sait qu'ils se retrouveront mais tous deux savent qu'il n'y a pas *un* amour mais *des* amours, et c'est ce que le film raconte. C'est magnifique de renaître au sentiment amoureux, de sentir un regard neuf sur soi, c'est si ré-énergisant.

COMME UN AVION est très singulier par rapport aux précédents longs métrages de Bruno Podalydès.

Il me fait penser au MOUVEMENT DE L'ETE et à VERTIGES, ses premiers courts métrages, dans lesquels il se mettait en scène avec Anne-Françoise Brillot. La simplicité du propos, sa légèreté et, paradoxalement sa densité m'évoquent aussi LES VACANCES DU CINEASTE, de Johan van der Keuken, et certains poèmes de Robert Filliou dans lesquels cet écrivain évoque sa femme et sa fille. . . Des œuvres qui célèbrent la beauté à travers des choses très simples.

Parlez-nous de Mila, votre personnage ?

Elle me ressemble par plein d'aspects - un peu comme si la vie se mélangeait à la fiction. C'est une fille entourée de mystère, à la fois mélancolique et joyeuse. On pourrait dire qu'elle entretient une relation platonique avec Michel mais ce serait une vision grossière. Leur relation n'est pas étiquetable et cela me plaît.

Pour être franche, je n'ai vraiment découverte Mila qu'après avoir vu le film fini. Je ne me pose jamais de questions avant d'aborder un rôle. C'est le montage qui crée un

personnage ; pas l'acteur. Quand j'arrive sur le plateau, je fais ce qu'on me demande, je suis dans une totale addiction au présent et je n'essaie surtout pas d'oublier la présence de l'équipe technique. Peut-être ai-je une vision un peu particulière de ce métier ? Par exemple, quand Bruno et moi nous nous retrouvons sous la pluie et que mon personnage se met à pleurer - Mila pleure chaque fois qu'il pleut en souvenir de son premier amour -, je crois bien davantage à l'émotion qui naît du mouvement de la caméra qui recule qu'à celle qui pourrait naître de mon jeu. C'est le travelling arrière qui fait la scène.

Joue-t-on autrement lorsque son partenaire est également le réalisateur et le scénariste du film ?

J'avais déjà vécu ça avec Thomas Salvador sur VINCENT N'A PAS D'ÉCAILLES. C'est très particulier et très plaisant parce qu'au lieu d'être regardée de côté, on l'est frontalement. Le metteur en scène étant imprégné du film, fatalement, la mise en jeu coule de source. On peut vraiment s'adonner à ce qui me séduit le plus : jouer avec ce qui ne va pas - ce minuscule interstice qui fait qu'une porte *joue*, s'y glisser. C'est ce que je préfère.

C'est la première fois que Bruno Podalydès se donne un rôle aussi important ...

De LIBERTÉ OLERON à ADIEU BERTHE, c'est amusant de regarder l'évolution de ses personnages. Cette fois, à l'image et hors image, il est vraiment la colonne vertébrale du film. Mais ce qui me frappe le plus, c'est l'évolution de son jeu : long métrage après long métrage, il se simplifie. Il est à la fois plus léger et plus dense.

Comment dirige-t-il les acteurs ?

Sur J'AURAIS PU ÊTRE UNE PUTE, c'était la première fois que Bruno était comédien sur un autre film que le sien. Certaines choses lui ont plu, d'autres l'ont bloqué et je l'entends encore me dire : « *Je comprends maintenant pourquoi certaines indications paraissent incompréhensibles, pourquoi il arrive qu'on puisse se bloquer, il faudra que je m'en souviene quand je tournerai.* » C'était déjà un formidable directeur d'acteur, mais le fait qu'il joue de plus en plus chez les autres l'a rendu encore plus attentif : après une prise, il ne dit jamais « *C'est bien* » ou « *Ce n'est pas bien* » ou « *Fais plutôt ça* ». Lui, c'est : « *OK, cette prise, on l'a ; maintenant que tu as fait ça, on va essayer d'aller dans cette direction.* » Il n'est jamais question de *refaire*. Cela peut paraître anecdotique, mais c'est capital. On ne perd jamais confiance : prise après prise - et il en fait beaucoup -, il nous donne le sentiment de construire, sans jamais perdre son but de vue.

Vous est-il arrivé d'improviser ?

Très rarement. D'abord, Bruno est un formidable dialoguiste et, dans la mesure où le film parle de choses très ténues, il était important de respecter sa structure et de s'en tenir au texte. En recevant le scénario, j'avais été surprise par sa simplicité. Il y avait là quelque chose de l'ordre de la ligne droite, d'un dessin très épuré. Ce n'est qu'en jouant que j'ai réalisé combien cette simplicité devenait complexe. Sur le papier, par exemple, la scène où Bruno me prend dans ses bras me paraissait assez maigre. Je pensais : « *C'est tout ? Ce n'est pas beaucoup !* » Oui, sauf que tout est dit. Il y a, je trouve, énormément de sensualité dans ses mouvements de caméra.

Votre personnage apporte une bouffée de poésie supplémentaire au film. Une forme de burlesque, aussi, qu'on trouve souvent dans le cinéma muet, mais qui est aussi présente dans vos spectacles de cirque.

J'aime jouer avec mon corps, utiliser la matière et Bruno l'a senti. Mais la poésie du film vient d'abord de cette qualité qu'il a de ne pas craindre le décalage. Il n'a jamais peur d'effectuer de grands détours ; on peut croire qu'il s'éloigne de l'histoire qu'il est en train de raconter. Pas du tout : ces haltes permettent au contraire d'en éclairer son tracé.

Comment réussissez-vous à concilier le métier d'actrice et celui d'artiste de cirque ?

Au cinéma, je suis une couleur ; au cirque, je suis un auteur. Même si le spectacle vivant reste ma colonne vertébrale, j'ai besoin de l'un et l'autre pour m'aider à vivre. En n'appartenant à aucune des deux disciplines, je m'appartiens à moi.

En 2015, on vous verra également dans L'OMBRE DES FEMMES, de Philippe Garrel ; vous venez de terminer le tournage de ELLE, de Paul Verhoeven. À 29 ans, vous avez une filmographie impressionnante : Jacques Rivette, Christophe Honoré, Benoit Jacquot...

... Alain Resnais, Bruno Podalydès, Antonin Peretjatko, avec lequel je vais bientôt tourner la suite de LA FILLE DU 14 JUILLET... J'ai beaucoup de chance : tous ces cinéastes appartiennent à des générations différentes mais ont le même souci: ils font des films qui posent des questions, ce que j'appelle *un cinéma qui n'est pas certain*.

D'où vous vient votre cinéphilie ?

Dès la classe de Seconde, j'ai compris qu'il était important de regarder beaucoup de films, d'être curieuse. Puis j'ai étudié l'Histoire de l'Art et j'ai passé un an à la faculté de cinéma de Saint Denis. Je trouve bouleversant de voir un auteur raconter son approche de la vie et essayer de nous la transmettre. On se sent moins seul, cela me donne le sentiment de participer à une fête permanente.

FILMOGRAPHIE BRUNO PODALYDÈS

- 2012 **ADIEU BERTHE – L'ENTERREMENT DE MÉMÉ**
Sélection officielle Quinzaine des réalisateurs - Festival de Cannes 2012
Nomination au César du Meilleur Scénario 2013
- 2009 **BANCS PUBLICS (VERSAILLES RIVE-DROITE)**
- 2007 **VERSAILLES-CHANTIERS (DIEU SEUL ME VOIT – VERSION INTERMINABLE)**
(Série en six épisodes)
- 2006 **PARIS, JE T'AIME** (Film collectif)
Sélection officielle Un Certain Regard – Festival de Cannes 2006
Sélection Festival du Film de Cabourg
- 2005 **LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR**
Sélection officielle au Festival de Venise 2005
- 2003 **LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE**
- 2001 **LIBERTÉ-OLÉRON**
- 1998 **DIEU SEUL ME VOIT (VERSAILLES-CHANTIERS)**
3 nominations aux César 1999
César 1999 du Meilleur Premier Long-Métrage
Prix du Public au Festival de Thessalonique 1998
Prix « Coup de Cœur » du Jury au France Italie Film Festival 1998
- 1994 **VOILÀ** (Court métrage)
Sélection Festival de Venise 1994
- 1992 **VERSAILLES RIVE-GAUCHE** (Court métrage)
César 1993 du Meilleur Court-Métrage
Sélection Festival de Cannes 1992
Prix SACD du Meilleur Scénario « Cinémas en France »
Prix du Public et Mention du Jury au Festival de Clermont-Ferrand

LISTE ARTISTIQUE

Michel	Bruno PODALYDÈS
Laetitia	Agnès JAOUÏ
Rachelle	Sandrine KIBERLAIN
Mila	Vimala PONS
Rémi	Denis PODALYDÈS
Christophe	Michel VUILLERMOZ
Damien	Jean-Noël BROUTÉ

LISTE TECHNIQUE

Réalisation / Scénario	Bruno PODALYDÈS
Image	Claire MATHON
Son	Laurent POIRIER
	Nicolas MOREAU
	Cyril HOLTZ
Montage	Christel DEWYNTER
Décors	Guillaume DEVIERCY
Costumes	Dorothée GUIRAUD
1^{er} Assistant réalisateur	Guillaume PLUMEJEAU
Productrice exécutive	Martine CASSINELLI
Directeur de production	Thibault MATTEI

Une coproduction Why Not Productions France 3 Cinéma Avec la participation de Canal + OCS et France Télévisions Et le soutien de la Région Ile de France et de Soficinema 11